

La grande variété de goût aussi bien que d'opinion qui a cours dans le monde est trop évidente pour n'avoir pas été observée par tous. Les hommes au savoir le plus limité qui soit sont capables de remarquer une différence de goût dans le cercle étroit de leurs connaissances, lors même que ces personnes ont été éduquées sous le même gouvernement et ont été tôt imprégnées des mêmes préjugés. Mais ceux qui sont en mesure d'élargir leurs vues afin de contempler des nations éloignées et des âges reculés, sont encore plus surpris de la grande contradiction et de l'opposition de ces goûts. Nous sommes enclins à appeler *barbare* ce qui s'éloigne grandement de notre propre goût et de notre propre compréhension; mais nous nous retrouvons bien vite avec cette épithète de reproche retournée contre nous. Arrogance et vanité les plus grandes finissent par être surprises en observant la même assurance de tous côtés et hésitent, au milieu d'un tel conflit d'opinions, à se prononcer positivement en leur faveur.

Cette variété du goût, évidente même pour le plus négligent des observateurs, se révèle après examen être encore plus grande en réalité qu'en apparence. Les opinions des hommes à l'égard de beautés et de laideurs de toutes sortes diffèrent fréquemment, même lorsque leur discours général est semblable. Dans chaque langage, certains termes expriment le blâme, d'autres la louange; et tous les hommes qui parlent la même langue doivent s'entendre sur leur application. Toutes les voix s'unissent pour applaudir l'élégance, la pertinence, la simplicité et l'esprit dans l'écriture, et pour blâmer l'afféterie, l'affectation, la froideur et la fausse brillante. Mais lorsque les critiques en arrivent aux détails, cette apparente unanimité disparaît et l'on découvre qu'ils avaient accordé des significations très différentes à leurs expressions. Dans toutes les affaires relevant de l'opinion et de la science, le cas est opposé : on s'aperçoit que la différence entre les hommes réside plus souvent dans leurs vues générales que particulières, et est moins réelle qu'apparente. Une explication des termes met généralement fin à la controverse, et les débatteurs sont surpris de découvrir qu'ils se querellaient alors qu'au fond ils concordaient dans leurs jugements.

Ceux qui fondent la moralité sur le sentiment plus que sur la raison sont enclins à inclure l'éthique dans la première observation et à maintenir que, sur toutes les questions qui relèvent du comportement et des mœurs, la différence entre les hommes est en réalité plus grande qu'elle ne le paraît à première vue. Il est bien entendu évident que les écrivains de toutes nationalités et de toutes les époques s'accordent pour rendre hommage à la justice, à l'humanité, à la magnanimité, à la prudence et à la véracité, comme pour blâmer les qualités opposées. Les poètes même, et d'autres auteurs dont les œuvres sont essentiellement conçues pour plaire à l'imagination, se révèlent depuis Homère

jusqu'à Fénelon inculquer les mêmes préceptes et décerner leurs éloges et leurs blâmes aux mêmes vertus et aux mêmes vices. Cette vaste unanimité est habituellement attribuée à l'influence de la raison ordinaire qui, dans tous les cas, entretient des opinions semblables chez tous les hommes et interdit ces controverses auxquelles les sciences abstraites sont tellement exposées. Si tant est que cette unanimité soit réelle, cette explication peut être admise comme satisfaisante. Mais nous devons également admettre qu'une partie de cette apparente harmonie des morales peut être attribuée à la nature même du langage. Le mot *vertu*, avec son équivalent dans chaque langue, implique la louange, tout comme celui de *vice* implique le blâme; et personne ne peut sans commettre la plus évidente et la plus grossière impropriété de langage, imputer le sens d'un reproche à un terme qui dans l'acception générale est entendu dans un sens louable, ou applaudir à un terme là où l'idiome requiert la désapprobation. Les préceptes généraux d'Homère, lorsqu'il en fait état, ne seront jamais controversés; mais il est évident que lorsqu'il décrit les mœurs en détail et met en scène l'héroïsme chez Achille et la prudence chez Ulysse, il y mêle plus de férocité chez le premier et davantage de ruse et de tromperie chez le second que Fénelon ne l'aurait admis. Le sage Ulysse, chez le poète grec, semble se délecter de mensonges et de fictions, qu'il emploie souvent sans aucune nécessité ni même aucun avantage. Mais son fils plus scrupuleux s'expose chez l'écrivain épique français aux périls les plus directs, plutôt que de se départir d'une stricte ligne de conduite basée sur la vérité et la véracité.

Les admirateurs et les adeptes du Coran insistent sur les excellents principes moraux dispersés dans cet ouvrage violent et absurde. Mais il est à supposer que les mots arabes correspondant aux termes anglais d'équité, de justice, de tempérance, de douceur, de charité étaient tels, dans l'usage permanent de cette langue, qu'ils devaient toujours être interprétés dans le bon sens, et ç'aurait été faire preuve de la plus grande ignorance - non de la morale, mais du langage - que de les mentionner assortis d'épithètes autres que celles exprimant éloges et approbation. Mais désirons-nous savoir si le prétendu prophète avait manifesté un juste sentiment de la morale ? Suivons son récit et nous découvrirons vite qu'il couvre de louanges des exemples de trahison, d'inhumanité, de cruauté, de revanche et de bigoterie absolument incompatibles avec une société civilisée. Aucune règle de droit stable ne semble y être préconisée, et toute action n'y est blâmée ou louagée que dans la seule mesure où elle est bénéfique ou dommageable aux vrais croyants.

Le mérite lié à l'énoncé de véritables principes généraux en éthique est bien entendu très mince. Quelconque recommandation des vertus morales quelconques ne fait rien de plus que ce qui est impliqué par les termes eux-mêmes. Ceux qui inventèrent le mot

charité et l'utilisèrent dans le bon sens inculquèrent plus clairement et beaucoup plus efficacement le précepte « *Soyez charitables* », qu'un prétendu législateur ou prophète qui inclurait semblable maxime dans ses écrits. De toutes les expressions, celles qui, conjointement avec leur autre sens, impliquent à un degré quelconque blâme ou approbation, sont les moins susceptibles d'être perverses ou incomprises.

Il est pour nous naturel de chercher une *Norme du Goût*, une règle par laquelle les opinions variées des hommes puissent être réconciliées; ou du moins une décision accordée entérinant une opinion et condamnant une autre.

Il est une sorte de philosophie qui anéantit tout espoir de succès dans une telle tentative et qui fait état de l'impossibilité d'atteindre jamais à une quelconque norme du goût. La différence, dit-elle, est très grande entre le jugement et le sentiment. Tout sentiment est juste, le sentiment ne faisant point référence au-delà de lui-même; et il est toujours réel, à quelque point que l'homme en ait conscience. Mais toutes les décisions de l'entendement ne sont pas justes, faisant référence à quelque chose au-delà d'elles-mêmes, à savoir à un fait réel, et qu'elles ne sont pas toujours en conformité avec ce modèle. Parmi un millier d'opinions différentes soutenues par des hommes différents² à propos d'un même sujet, il n'en est qu'une et une seule qui soit juste et véritable; la seule difficulté est de la déterminer et de la certifier. Au contraire, un millier de sentiments différents excités par le même objet sont tous justes, aucun sentiment ne représentant ce qui est réellement dans l'objet : il ne fait que marquer une certaine conformité ou rapport entre l'objet et les organes ou les facultés de l'esprit; si cette conformité n'existait pas réellement, le sentiment n'aurait pas eu la possibilité d'être. La beauté n'est pas un attribut des choses elles-mêmes; elle n'existe que dans l'esprit qui la contemple, et chaque esprit perçoit une beauté différente. Une personne peut même percevoir de la laideur là où une autre est sensible à la beauté, et chaque individu devrait s'accorder à son sentiment propre sans prétendre régler celui des autres. Rechercher la vraie beauté ou la vraie laideur est une quête aussi stérile que de prétendre attester la vraie douceur ou la vraie amertume. Suivant la disposition des organes, le même objet peut être à la fois doux et amer, et le proverbe dit justement qu'il est stérile de vouloir discuter des goûts. Il est très naturel et même nécessaire d'étendre cet axiome aussi bien au goût intellectuel qu'au goût corporel; c'est ainsi que le bon sens, qui est souvent en désaccord avec la philosophie particulièrement avec celle du genre sceptique - se trouve au moins en une occasion d'accord pour énoncer la même conclusion.

Mais bien que cet axiome, en devenant un proverbe, paraisse avoir obtenu l'aval du bon sens, il existe certainement une sorte de bon sens qui s'y oppose, ou du moins serve à la modifier et à le limiter. On penserait de quiconque voudrait proclamer l'égalité du génie entre Ogilby et Milton, ou Bunyan et Addison, qu'il défend une extravagance non moindre que s'il affirmait

qu'une taupinière est aussi haute que le Ténériffe, ou qu'une mare est aussi vaste qu'un océan. Bien que l'on puisse trouver des personnes donnant la préférence aux premiers auteurs, personne n'attache d'intérêt à un tel goût et nous déclarons sans aucun scrupule que l'opinion de ces prétendus critiques est absurde et ridicule. Le principe de l'égalité naturelle des goûts est alors totalement oublié, et bien que nous l'admettions en quelques occasions lorsque les objets semblent proches de l'égalité, il apparaît comme un paradoxe extravagant, ou plutôt comme une absurdité tangible quand des objets si disproportionnés sont comparés.

Il est évident qu'aucune des règles de la composition n'est fixée par des raisonnements *a priori*, ou puisse être considérée comme la conclusion abstraite de la comparaison par l'entendement de ces habitudes et de ces relations d'idées éternelles et immuables. Le fondement de ces règles est le même que celui de toutes les sciences pratiques : l'expérience; elles ne sont rien d'autre que des observations générales au sujet de ce qui a été trouvé plaire universellement, dans tous les pays et à toutes les époques. Beaucoup des beautés de la poésie et même de l'éloquence sont fondées sur la fausseté et la fiction, sur des hyperboles, des métaphores et l'abus de la perversion des termes de leur signification naturelle. Réprimer les élans de l'imagination et réduire chaque expression à la vérité géométrique et à l'exactitude serait absolument contraire aux lois de la critique, car cela produirait une œuvre considérée par l'expérience universelle comme étant la plus insipide et la plus désagréable. Mais bien que la poésie ne puisse jamais se soumettre à l'exacte vérité, elle doit être encadrée par les règles de l'art que l'auteur a découvertes soit par génie, soit par observation. Si quelques auteurs négligents ou irréguliers ont plu, ils n'ont point plu par leurs transgressions de la règle ou de l'ordre, mais en dépit de ces transgressions; ils possédaient d'autres beautés compatibles avec une juste critique, et la force de ces beautés fut en mesure d'outrepasser la condamnation et de faire éprouver à l'esprit une satisfaction supérieure au dégoût né de leurs imperfections. L'Arioste plaît, mais pas par ses fictions monstrueuses et improbables, par le mélange étrange qu'il fait des styles sérieux et comique, par le manque de cohérence de ses histoires ou par la continuelle interruption de son récit. Il charme par la force et la clarté de son expression, par la vivacité et la variété de ses inventions et par sa peinture naturelle des passions, particulièrement celles d'un genre gai et amoureux. Et bien que ses fautes puissent diminuer notre satisfaction, elles ne sont point capables de le détruire. Notre plaisir naîtrait-il de ces parties que nous disons être fautives que cela ne serait nullement une objection à l'encontre de l'esprit critique en général; cela ne constituerait une objection qu'à l'encontre de ces règles particulières de la critique qui voudraient qualifier ces détails de fautes et les représenter comme universellement blâmables. S'il se trouve qu'ils plaisent, ils ne sauraient être des fautes;

laissons le plaisir qu'ils génèrent être toujours à ce point inattendu et inexplicable.

Bien que l'ensemble des règles générales de l'art ne soient fondées que sur l'expérience et sur l'observation des opinions habituelles des hommes, nous ne devons point imaginer qu'en toute occasion leurs sentiments seront conformes à ces règles. Les émotions plus raffinées de l'esprit sont d'une nature très tendre et très délicate, et requièrent le concours d'un grand nombre de circonstances favorables pour pouvoir jouer avec facilité et exactitude en accord avec les principes généraux établis. Le moindre obstacle extérieur à de si petits ressorts ou le moindre désordre intérieur perturbe leur mouvement et dérègle le fonctionnement de la machine tout entière. Lorsque nous voulons réaliser une expérience de cette nature et mettre à l'épreuve la force d'une beauté ou d'une laideur quelconque, nous devons soigneusement choisir l'époque et le lieu appropriés et disposer l'imagination dans la situation et la disposition convenables : la parfaite sérénité de l'esprit, la concentration de la pensée, l'attention nécessaire à l'objet; l'une quelconque de ces circonstances étant absente, notre expérience sera faussée et nous serons incapables de juger de la beauté catholique et universelle. La correspondance que la nature a établie entre la forme et le sentiment en sera du moins obscurcie et une plus grande acuité sera requise pour la saisir et la discerner. Nous serons en mesure d'attester son influence moins à partir de l'effet de chaque beauté particulière que de l'admiration durable qui entoure ces œuvres qui ont survécu à tous les caprices de la mode et de l'engouement, à toutes les erreurs de l'ignorance et de l'envie.

Le même Homère qui plaisait à Athènes et à Rome il y a deux mille ans est encore admiré à Paris et à Londres. Tous les changements de climat, de gouvernement, de religion et de langage ne sont point parvenus à ternir sa gloire. L'autorité ou les préjugés peuvent susciter la vogue provisoire d'un mauvais poète ou d'un mauvais orateur, mais sa réputation ne sera jamais durable ou générale. Quand ses œuvres sont examinées par la postérité ou par des étrangers, l'enchantement se dissipe et ses fautes apparaissent sous leurs vraies couleurs. Au contraire, pour un génie véritable, plus ses œuvres perdurent, plus elles se répandent largement et plus est sincère l'admiration qu'elles rencontrent. L'envie et la jalousie occupent une place trop importante au sein d'un cercle étroit, et la fréquentation familière de la personne peut diminuer les éloges dus à ses accomplissements. Mais quand ces obstacles ont disparu, les beautés naturellement conçues pour susciter des sentiments agréables déploient immédiatement leur énergie; tant que le monde perdure, elles conservent leur emprise sur l'esprit des hommes.

Il apparaît ainsi qu'au milieu de la variété et du caprice du goût, existent certains principes généraux d'approbation ou de blâme dont un œil attentif peut retrouver l'influence dans toutes les opérations de l'esprit. Certaines formes ou qualités particulières en

rapport avec la structure originelle de la constitution interne, sont conçues pour plaire, d'autres pour déplaire; et si elles manquent leur effet en une occasion quelconque, cela provient d'un défaut apparent ou d'une imperfection de l'organe. Un homme atteint de fièvre ne prétendra point que son palais soit en mesure de trancher au sujet des saveurs; tel autre atteint de jaunisse ne postulera point à rendre un verdict concernant les couleurs. En chaque créature coexistent un état sain et un état déficient; seul le premier peut être supposé nous donner une norme véritable du goût et du sentiment. S'il existe, l'organe étant en bon état, une uniformité de sentiment complète et importante parmi les hommes, nous pouvons alors en déduire une idée de la beauté parfaite, de la même manière que l'apparence des objets à la lumière du jour pour l'œil d'un homme en bonne santé, est qualifiée de couleur véritable et réelle, alors que la couleur n'est simplement qu'une illusion des sens.

Nombreux et fréquents sont les défauts des organes internes qui empêchent ou affaiblissent l'influence de ces principes généraux desquels dépend notre sentiment de la beauté ou de la laideur. Bien que certains objets, en fonction de la structure de l'esprit, aient été naturellement conçus pour donner du plaisir, on ne doit point s'attendre que pour chaque individu le plaisir soit également ressenti. Des incidents et des situations particulières se produisent qui soit jettent une fausse lumière sur les objets, soit empêchent la véritable de transmettre à l'imagination l'opinion et la perception appropriées.

Une cause évidente du fait que beaucoup ne sont pas sensibles au vrai sentiment de la beauté, c'est le manque de cette *délicatesse* de l'imagination nécessaire pour amener la sensibilité à ces émotions plus raffinées. A cette délicatesse chacun y prétend, chacun en parle et réduirait toute sorte de goût ou d'opinion à sa propre norme. Mais comme notre intention dans cet essai est de mêler quelque lumière de l'entendement aux impressions du sentiment, il serait plus approprié de donner une définition plus précise de la délicatesse que cela n'a été tenté jusque-là. Pour ne point tirer notre philosophie d'une source trop profonde, nous aurons recours à une histoire célèbre de *Don Quichotte*.

« C'est à bon droit, déclara Sancho à l'écuyer au long nez, que je prétends savoir juger d'un vin : c'est une qualité héréditaire dans la famille. On demanda une fois à deux de mes parents de donner leur opinion sur une barrique supposée être excellente, étant vieille et d'un bon cru. Un des hommes la goûte, la considère et après mûre réflexion déclare le vin bon, à l'exception d'un léger goût de cuir qu'il avait remarqué. L'autre, en usant des mêmes précautions, délivre aussi un verdict favorable au vin, mais en émettant une réserve au sujet d'un goût de fer qu'il avait nettement distingué. Vous ne pouvez imaginer à quel point tous deux furent moqués pour leur jugement. Mais qui ria le dernier ? En vidant la barrique, on trouva au fond une vieille clé à laquelle était attachée une lanière de cuir. »

La grande ressemblance entre le goût intellectuel et le goût corporel nous apprendra aisément à mettre cette histoire en pratique.

Bien qu'il soit certain que la beauté et la laideur ne soient pas, davantage encore que la douceur et l'amertume, des qualités des objets mais proviennent entièrement du sentiment interne ou externe, on doit reconnaître qu'il existe certaines qualités dans les objets qui sont conçues par nature pour produire ces impressions particulières. Comme on peut trouver ces qualités à un faible degré ou bien mélangées ou confondues les unes avec les autres, il arrive souvent que le goût ne soit point affecté avec des qualités aussi menues ou ne soit pas capable de distinguer toutes les saveurs particulières dans le désordre au sein duquel elles sont présentées. Là où les organes sont si raffinés qu'ils permettent que rien ne leur échappe, et en même temps si précis qu'ils perçoivent chaque ingrédient de la composition, nous nommerons cela délicatesse de goût, que ces mots soient employés au sens littéral ou métaphorique. Ici donc les règles générales de la beauté sont à l'œuvre, étant tirées de modèles établis et de l'observation de ce qui plaît ou déplaît lorsqu'il est présenté isolément et intensément. Si les mêmes qualités, dans une composition présentée dans son ensemble continu et avec moins d'intensité, n'affectent point les organes de délices ou de gêne sensibles, nous excluons la personne de toute prétention à cette délicatesse. Énoncer ces règles générales ou ces modèles reconnus de composition, c'est comme trouver la clé avec la lanterne de cuir qui justifia le verdict des parents de Sancho et confondit ces prétendus juges qui les avaient condamnés. Même si le tonneau n'avait pas été vidé, le goût de l'un était néanmoins délicat et celui de l'autre terne et languide; mais il aurait été plus difficile de prouver la supériorité du premier et d'emporter la conviction de chacun des spectateurs. De la même façon, bien que les beautés de l'écriture n'aient jamais été codifiées ou réduites à des principes généraux, bien que d'excellents modèles n'aient jamais été reconnus, les degrés différents du goût n'en ont pas moins subsisté et le jugement de l'un a été préférable à celui de l'autre. Mais il n'aurait pas été aussi facile de faire taire le mauvais critique, qui peut toujours mettre en avant sa propre opinion et refuser de se soumettre à son adversaire. Mais quand nous lui montrons un principe de l'art reconnu, quand nous illustrons ce principe par des exemples dont il reconnaît que l'effet, du point de vue de son propre goût, est conforme à ce principe, quand nous lui prouvons que le même principe s'applique au cas discuté où il ne perçoit ou ne ressent pas son influence, il est amené à conclure qu'en définitive la faute vient de lui, et qu'il manque de la délicatesse nécessaire pour le rendre sensible à toute beauté ou toute laideur, dans toute composition ou discours.

Il est reconnu que la perfection de tout sens ou de toute faculté, c'est de percevoir avec exactitude ses objets les plus menus et de ne rien laisser échapper à sa vigilance et à son attention. Plus petits sont les objets sensibles à l'œil, plus raffiné est l'organe, plus son

accomplissement et sa composition sont élaborés. Un fin palais n'est pas testé avec de fortes saveurs, mais avec un mélange d'infimes ingrédients dont chaque élément nous est sensible en dépit de sa petitesse et de sa confusion avec le reste. De la même façon, la perception rapide et pertinente de la beauté et de la laideur doit représenter la perfection de notre état intellectuel; un homme ne saurait être content de lui alors qu'il suspecte que quelque joyau ou quelque défaut lui est passé inaperçu. Dans ce cas, la perfection de l'homme et celle du sens ou du sentiment sont unies. Un palais très délicat peut en de nombreuses occasions représenter un grand inconvénient tant pour un homme lui-même que pour ses amis. Mais un goût délicat pour l'esprit et la beauté doit toujours être une qualité désirable, étant la source des jouissances les plus raffinées et les plus innocentes dont la nature humaine soit susceptible. Les opinions de l'humanité tout entière s'accordent avec cette conclusion. Là où vous apercevez délicatesse du goût, elle est certaine de rencontrer l'approbation, et le meilleur moyen de la découvrir, c'est de faire appel à ces modèles et principes instaurés par la satisfaction générale et l'expérience des nations et des époques.

Mais bien qu'il existe naturellement une grande différence au point de vue de la délicatesse entre une personne et une autre, rien ne tend autant à faire accroître et à améliorer ce talent que la *pratique* d'un art spécifique et l'étude et la contemplation fréquentes d'un genre particulier de beauté. Quand des objets quelconques sont présentés pour la première fois à l'œil ou à l'imagination, le sentiment qui les accompagne est obscur et confus, l'esprit étant en général incapable de se prononcer sur leurs mérites ou leurs défauts. Le goût ne peut percevoir les nombreuses réussites de l'œuvre; encore moins peut-il distinguer le caractère particulier de chacune d'entre elles et déterminer leurs qualités et leur intensité. S'il peut dire en général à propos de l'ensemble qu'il est beau ou laid, c'est bien le plus que l'on puisse en attendre; et même un tel jugement, une personne ne sera en mesure de l'énoncer qu'avec grande hésitation et réserve. Mais laissons-lui acquérir l'expérience de ces objets, son sentiment devient plus précis et plus abouti : elle ne perçoit pas seulement les beautés et les défauts de chaque élément mais marque le genre distinctif de chaque qualité et lui assigne l'éloge ou le blâme approprié. Un sentiment clair et distinct l'accompagne tout au long de l'étude des objets et elle discerne le degré même et le genre d'approbation ou de mécontentement que chaque partie est naturellement censée produire. Le brouillard qui semblait envelopper formellement l'objet se dissipe, l'organe acquiert une plus grande perfection dans ses opérations et peut se prononcer sans danger et sans erreur sur les mérites d'une œuvre. En un mot, la même habileté et la même dextérité que la pratique amène dans l'exécution de tout travail sont aussi acquises par les mêmes moyens pour en juger.

Si profitable est la pratique pour discerner la beauté, qu'avant que nous soyons en mesure de

prononcer un jugement sur toute œuvre d'importance, il sera même nécessaire que chaque œuvre individuelle soit étudiée plus d'une fois, sous différents éclairages, avec attention et réflexion. Il existe un désordre et une précipitation de la pensée qui accompagnent la première étude de tout ouvrage et rendent confus le sentiment authentique de la beauté. Le rapport entre les parties n'est pas perçu, les caractères véritables du style sont peu distingués, les nombreuses perfections et les nombreux défauts semblent enveloppés dans une sorte de confusion et se présentent indistinctement à l'imagination. Sans compter qu'il existe une sorte de beauté riante et superficielle qui plaît au premier abord mais qui, étant estimée incompatible avec la juste expression de la raison ou de la passion, lasse rapidement le goût et est rejetée avec dédain, ou du moins appréciée à une moindre valeur.

Il est impossible de poursuivre dans la pratique de la contemplation de quelque genre de beauté que ce soit sans être fréquemment obligé de faire des comparaisons entre les nombreuses sortes et degrés de réussite, et d'estimer leurs proportions les unes par rapport aux autres. Un homme qui n'a point l'occasion de comparer les différents genres de beauté est bien entendu disqualifié pour émettre une opinion concernant un objet qui lui est présenté. Par la comparaison seule nous déterminons les épithètes relevant de l'éloge ou du blâme et apprenons comment en attribuer le degré approprié à chacun. Le plus indigent des barbouillages exhibe un certain lustre de couleurs et une certaine exactitude de l'imitation qui peuvent passer pour des beautés et entraîner dans l'esprit d'un paysan ou d'un Indien la plus haute admiration. Les plus vulgaires ballades ne sont pas entièrement dépourvues d'harmonie ou de naturel et nul, à moins d'être familiarisé avec des beautés supérieures, ne pourrait déclarer que leurs couplets sont rudes ou leur récit inintéressant. Une beauté très inférieure fait souffrir la personne accoutumée aux plus grandes réussites du genre, et se trouve être pour cette raison qualifiée de laideur de la même façon que l'objet le plus abouti que nous connaissions est naturellement supposé avoir atteint au pinacle de la perfection et devoir recevoir les plus grands éloges. Seul celui qui est accoutumé à voir, à examiner et à soupeser les nombreuses œuvres admirées au cours d'époques différentes et au sein de différentes nations peut estimer le mérite d'un ouvrage exposé à sa vue et lui assigner son rang approprié au sein des productions du génie.

Mais pour que le critique puisse remplir pleinement cette tâche, il doit garder l'esprit libre de tout préjugé et ne rien considérer d'autre que l'objet même soumis à son examen. On peut observer que chaque œuvre d'art, afin de produire l'effet voulu sur l'esprit, doit être étudiée d'un certain point de vue et ne peut être pleinement goûtée par des personnes dont la situation réelle ou imaginaire n'est pas en conformité avec ce qui est requis par cette œuvre. Un orateur s'adresse à un auditoire particulier et doit prendre en considération son talent particulier, ses intérêts, ses opinions, ses

passions et ses préjugés particuliers; autrement c'est en vain qu'il espère diriger ses décisions et enflammer ses sentiments. Ses auditeurs entretiendraient-il des préventions contre lui, même déraisonnables, il ne doit point sous-estimer ce handicap mais doit tenter avant d'entrer en matière de se concilier leur affection et de s'attirer leurs bonnes grâces. Un critique d'une époque ou d'une nationalité différente qui étudierait ce discours doit avoir toutes ces circonstances à l'esprit et doit se replacer dans la même situation que l'auditoire pour pouvoir porter un jugement vrai sur cette allocution. De la même façon, quand une œuvre quelconque s'adresse au public, lors même que j'aurais de l'amitié ou de l'inimitié avec l'auteur, je dois me départir de cette donnée et, me considérant comme un homme en général, oublier si possible mon être singulier et mes caractéristiques personnelles. Une personne influencée par des préjugés n'obtempère pas à ces conditions et maintient obstinément sa position naturelle, sans adopter le point de vue que l'œuvre suppose. Si l'œuvre s'adresse à des personnes d'une autre époque ou d'une autre nationalité, il ne se soumet point à leurs vues particulières et à leurs préjugés mais, pénétré des mœurs de son époque et de son pays, condamne durement ce qui semblait admirable aux yeux de ceux pour qui seuls le discours fut composé. Si l'œuvre a été composée pour le public, il n'élargit pas suffisamment sa compréhension et n'oublie pas suffisamment son intérêt en tant qu'ami ou ennemi, rival ou commentateur. Par ces moyens, ses sentiments sont pervertis, et les mêmes beautés et les mêmes défauts n'ont point sur lui la même influence que s'il avait exercé une violence appropriée sur son imagination et s'était oublié lui-même un instant. Dès lors son goût s'éloigne à l'évidence de la véritable norme, et perd en conséquence tout crédit et toute autorité.

Il est bien connu que pour toutes les questions soumises à l'entendement, le préjugé est destructeur du jugement sain et pervertit toutes les opérations des facultés intellectuelles. Il ne l'est pas moins du bon goût, et son influence n'en corrompt pas moins notre sentiment de la beauté. Il appartient au bon sens de se rendre compte de son influence dans les deux cas; à ce sujet comme à beaucoup d'autres, la raison, si elle n'est point une partie essentielle du goût, est du moins nécessaire aux opérations de cette dernière faculté. Dans toutes les nobles productions du génie existent un rapport et une correspondance réciproques des parties; de même les beautés ou les faiblesses ne peuvent être perçues par celui dont la pensée n'est pas suffisamment capable d'appréhender l'ensemble des parties, et de les comparer l'une avec l'autre afin de percevoir la cohérence et l'uniformité de l'ensemble. Chaque œuvre d'art possède également une certaine finalité ou dessein pour laquelle elle est élaborée, et elle doit être estimée plus ou moins parfaite selon qu'elle est plus ou moins bien élaborée pour parvenir à cette fin. L'objet de l'éloquence, c'est de convaincre, celui de l'histoire d'instruire, celui de la poésie de plaire au moyen des passions et de l'imagination. Ces finalités doivent être

constamment présentes à notre esprit quand nous étudions une œuvre et nous devons être en mesure de juger à quel point les moyens employés sont adaptés à leurs buts respectifs. En outre, chaque genre d'œuvre, même la plus poétique, n'est qu'un enchaînement de propositions et de raisonnements qui n'est pas toujours le plus juste ou le plus exact, mais cependant vraisemblable et spécieux, bien que maquillé par la coloration de l'imagination. Les personnages présentés dans la tragédie et la poésie épique doivent être peints comme raisonnant, pensant, décidant et agissant suivant leur caractère et les circonstances; et sans jugement, goût et invention, un poète ne peut espérer réussir dans une entreprise aussi délicate. Sans compter que les mêmes excellentes facultés contribuant à l'amélioration de la raison — clarté des conceptions, exactitude de la discrimination, vivacité de la compréhension — sont essentielles à la mise en œuvre du goût véritable et en sont les facultés concomitantes inévitables. Il n'arrive que rarement ou jamais qu'un homme sensé ayant expérimenté un art ne puisse juger de sa beauté; et il n'est pas moins rare de rencontrer un homme possédant un goût juste sans un entendement solide.

Ainsi, bien que les principes du goût soient universels et presque sinon entièrement les mêmes chez tous les hommes, peu sont cependant qualifiés pour émettre un jugement sur une œuvre d'art quelconque ou pour faire de leur propre sentiment la norme de la beauté. Les organes de la sensation interne sont rarement parfaits au point de permettre aux principes généraux de jouer pleinement et de générer un sentiment accordé à ces principes. Soit ils fonctionnent sous l'emprise d'un défaut, soit ils sont viciés par quelque désordre, et par ces moyens excitent un sentiment que l'on peut qualifier d'erroné. Quand le critique n'a point de délicatesse, il juge sans aucune distinction et n'est affecté que par les qualités les plus grossières et les plus tangibles de l'objet : les traits plus raffinés passent inaperçus et sont négligés. Lorsqu'il n'est point aidé par la pratique, son verdict est marqué par la confusion et l'hésitation. Aucune comparaison n'étant établie, les beautés les plus frivoles — qui sont telles qu'elles mériteraient plutôt le terme de « défauts » — sont l'objet de son admiration. Lorsqu'il subit l'influence de préjugés, tous ses sentiments naturels sont pervertis. Quand le bon sens lui manque, il n'est point qualifié pour discerner les qualités de forme ou de raisonnement, qui sont les plus élevées et les plus remarquables. La plupart des hommes œuvrent sous l'effet de l'une ou l'autre de ces imperfections, de sorte qu'un juge véritable se trouve être, même au cours des époques les plus civilisées, un personnage très rare un raisonnement puissant uni à un délicat sentiment, améliorés par la pratique, perfectionnés par la comparaison et délivrés de tout préjugé peuvent seuls conférer aux critiques cette précieuse personnalité; les verdicts rassemblés de tels hommes, lorsqu'on les trouve, constituent la vraie norme du goût et de la beauté.

Mais où trouver de tels critiques ? A quels signes sont-ils reconnus ? Comment les distinguer des

imposteurs ? Ces questions sont embarrassantes et semblent nous ramener à l'incertitude de laquelle nous avons essayé de nous sortir au cours de cet essai.

Cependant si nous abordons convenablement le sujet, ce sont des questions de fait et non de sentiment. Que telle personne particulière soit pourvue de bon sens et d'une imagination délicate, libre de tout préjugé, fait souvent l'objet de débats et provoque grande discussion et enquête; mais l'humanité tout entière tombera d'accord sur la valeur et le mérite de semblable personnalité. Lorsque ces doutes surviennent, les hommes ne peuvent guère faire plus que lors des autres discussions soumises à l'entendement : ils doivent énoncer les arguments les plus solides que l'invention leur suggère, ils doivent reconnaître qu'une norme authentique et souveraine de l'esprit, de l'existence réelle et des questions de fait, existe quelque part, et ils doivent montrer de l'indulgence envers ceux qui diffèrent d'eux dans leurs manières de faire appel à cette norme. Cela suffit au présent propos si nous avons prouvé que le goût de tous les individus n'est pas sur le même pied, et qu'en général quelques hommes, aussi difficiles soient-ils à être sélectivement choisis, seront par consentement universel reconnus être préférables à d'autres.

Mais en réalité la difficulté de trouver une norme du goût, même sur des points de détail, n'est point aussi grande qu'on la représente. Bien qu'en matière spéculative nous accordions volontiers un critère de certitude à la science et le déniions au sentiment, la certitude est beaucoup plus difficile à résoudre en pratique dans le premier cas que dans le second. Des théories philosophiques abstraites, des systèmes de profonde théologie ont prévalu à une certaine époque; à l'époque suivante, ils ont été universellement pulvérisés : leur absurdité a été révélée. D'autres théories et d'autres systèmes ont pris leur place, qui à leur tour ont cédé la place à leurs successeurs, et on n'a rien expérimenté de plus dépendant des révolutions du hasard et de la mode que ces prétendues décisions des sciences. Le cas n'est pas le même avec les beautés de l'éloquence et de la poésie. De justes expressions de la passion et de la nature sont certaines, après quelque temps, de se gagner les éloges du public, que celui-ci maintient pour toujours. Aristote, Platon, Épicure et Descartes peuvent bien se succéder les uns les autres, Térence et Virgile conservent un empire universel indisputé sur l'esprit des hommes. La philosophie abstraite de Cicéron a perdu son crédit, la véhémence de son art oratoire est toujours l'objet de notre admiration.

Bien que les hommes d'un goût délicat soient rares, on les distingue aisément en société à la solidité de leur entendement et à la supériorité de leurs facultés sur le reste de l'humanité. L'ascendant qu'ils acquièrent fait prévaloir cette vive approbation avec laquelle ils accueillent les productions du génie et qui les rend généralement prééminentes. Beaucoup d'hommes, quand ils sont laissés à eux-mêmes, n'ont qu'une faible et douteuse perception de la beauté; ils sont cependant capables d'apprécier un trait raffiné quand il leur est

signalé. Chaque converti à l'admiration d'un poète ou d'un orateur véritable cause une nouvelle conversion. Bien que les préjugés puissent prévaloir un moment, ils ne peuvent s'unir dans la célébration du rival quelconque d'un vrai génie, et à la fin cèdent à la force de la nature et du juste sentiment. Ainsi, quoiqu'une nation civilisée puisse se méprendre facilement sur le choix des philosophes qu'elle admire, son affection pour un auteur épique ou tragique favori ne vagabonde jamais très longtemps.

Mais en dépit de tous nos efforts pour fixer une norme du goût et réconcilier les appréciations discordantes des hommes, subsistent deux sources de variation aucunement suffisantes pour dissoudre toutes les frontières entre beauté et laideur, mais qui servent souvent à générer une différence de degré dans la louange ou le blâme. La première, c'est la différence d'humeur individuelle des hommes; l'autre, ce sont les mœurs et les opinions particulières de notre époque et de notre pays. Les principes généraux du goût sont uniformes au sein de la nature humaine : là où les hommes varient dans leur jugement, quelque défaut ou perversion des facultés peut être remarqué, procédant soit de préjugés, d'un manque de pratique ou d'un manque de délicatesse; et c'est avec juste raison que l'on approuve un goût et que l'on en condamne un autre. Cependant, là où existe une diversité dans l'organisation interne ou dans la situation externe telle qu'elle est totalement irréprochable des deux côtés et ne laisse point place à la préférence de l'une sur l'autre, dans ce cas un certain degré de diversité dans le jugement est inévitable, et c'est en vain que nous recherchons une norme par laquelle réconcilier les sentiments contraires.

Un jeune homme dont les passions sont vives sera plus sensiblement touché par de tendres et amoureuses images qu'un homme plus avancé en âge qui tire plaisir de sa femme et de réflexions philosophiques sur la conduite de la vie et la modération des passions. A vingt ans, Ovide est susceptible d'être l'écrivain favori, Horace à quarante ans, et peut-être Tacite à cinquante. En vain voudrions-nous en de telles occasions tenter d'épouser des sentiments autres et nous écarter des tendances qui nous sont naturelles. Nous élisons notre écrivain favori comme nous choisissons un ami, selon la conformité d'humeur et de dispositions. Allégresse ou passion, sentiment ou réflexion, quel que soit le trait dominant dans notre caractère, il attire en nous une sympathie particulière avec l'écrivain qui nous ressemble.

Une personne se plaît au sublime, une autre au tendre, une troisième à la raillerie. L'une manifeste une grande sensibilité à l'égard des défauts et est extrêmement attentive à l'impeccabilité; l'autre nourrit un sentiment plus vif des beautés et pardonne vingt absurdités et défauts pour un trait élevé ou pathétique. L'oreille de celui-ci est entièrement tournée vers la concision et l'énergie; celui-là se régale d'une expression copieuse, riche et harmonieuse. La simplicité est chérie de l'un, l'ornementation d'un autre.

La comédie, la tragédie, la satire, l'ode ont chacune leurs partisans qui préfèrent ce genre d'écriture à tout autre. C'est en critique une erreur totale de confiner son engouement à un seul genre ou style d'écriture, et de condamner tous les autres. Mais il est presque impossible de ne pas ressentir une prédilection pour celui qui s'accorde avec notre tour d'esprit particulier et nos dispositions. Semblables préférences sont innocentes, inévitables et ne peuvent raisonnablement faire l'objet de discussions, car il n'y a point de norme selon laquelle elles puissent être décidées.

Pour la même raison nous préférons, au cours de notre lecture, les dessins et les personnages qui ressemblent à ceux de notre époque ou de notre pays plutôt que ceux qui décrivent des mœurs différentes. Ce n'est pas sans efforts que nous nous réconcilions avec la simplicité des mœurs anciennes et que nous contemplons des princesses portant l'eau depuis la fontaine, ou des rois et des héros préparant leurs propres victuailles. Il faut reconnaître qu'en général la représentation de telles mœurs n'est point une faute de l'auteur ni une malformation de la Pièce; mais nous n'en sommes pas si sensiblement touchés. C'est pour cette raison que la comédie n'est pas aisément transposable d'une époque ou d'une nation à l'autre. Un Français ou un Anglais ne se plaît point à l'*Andria* de Térence ou à la *Clizia* de Machiavel, où la belle dame autour de qui tourne toute la pièce n'apparaît jamais aux spectateurs mais est constamment maintenue derrière la scène, disposition adaptée à l'attitude réservée des anciens Grecs et aux Italiens modernes. Un homme de culture et de réflexion peut faire état de ces mœurs particulières mais le public moyen ne sera jamais en mesure de se défaire à ce point de ses idées et sentiments habituels, et de se plaire à des images qui ne leur ressemblent point.

Mais ici intervient une réflexion qui peut peut-être être utile à l'examen de la célèbre querelle des Anciens et des Modernes, où nous trouvons souvent un côté excusant tout semblant d'absurdité chez les Anciens du fait des mœurs antiques, et l'autre se refusant à admettre cette excuse, ou du moins ne l'admettant comme telle que pour l'auteur et non pour la pièce. A mon avis, les frontières convenables ont été sur ce sujet à peine tracées entre les parties en conflit. Lorsque d'innocentes particularités des mœurs sont représentées, telles que celles mentionnées ci-dessus, elles devraient certainement être admises, et l'homme qui en est choqué livre une preuve évidente de fausse délicatesse et de faux raffinement. *Le monument plus durable que l'airain* du poète s'écroulerait au sol comme vulgaire brique ou argile si les hommes ne payaient point de tribut aux révolutions des mœurs et des coutumes, et n'admettaient rien hormis ce qui est conforme à la mode en vigueur. Devons-nous jeter les images de nos ancêtres à cause de leurs fraises et de leurs vertugadins ? Mais là où les idées de moralité et de décence s'altèrent d'une époque à l'autre, e; où des mœurs vicieuses sont décrites sans être frappées du sceau nécessaire du blâme et de la désapprobation, il

faut reconnaître qu'elles défigurent le poème et constituent une véritable disgrâce. Je ne puis — et il n'est pas à propos que je le doive — partager de tels sentiments; et bien que je puisse excuser le poète compte tenu des mœurs de son époque, Je n'apprécierai jamais sa création. Le manque d'humanité et de décence si flagrant chez les personnages peints par plusieurs poètes antiques — quelquefois même par Homère ou les tragédiens grecs — diminue considérablement le mérite de leurs nobles ouvrages et donne sur eux l'avantage aux auteurs modernes. Nous ne sommes pas intéressés par le destin et les sentiments de héros si féroces; nous sommes fâchés de voir les limites du vice et de la vertu tellement confondues et, quelque indulgence que nous puissions accorder à l'auteur au bénéfice de ses préjugés, nous ne pouvons prendre sur nous-mêmes au point de partager ses sentiments ou manifester de l'affection envers des personnages dont nous percevons nettement qu'ils sont blâmables.

Le cas n'est pas le même en ce qui concerne les principes moraux qu'en ce qui concerne les opinions spéculatives de toutes sortes. Le fils adopte un système différent de celui du père. Il n'est quasiment point d'homme qui puisse se targuer d'une grande constance et d'une grande uniformité sur ce point. Quelles que soient les erreurs spéculatives qui puissent être découvertes dans les écrits civilisés d'une époque ou d'un pays quelconque, elles n'ôtent que peu de chose à la valeur de ces ouvrages. Il n'est besoin que d'une certaine tournure de la pensée ou de l'imagination pour nous mettre en mesure d'admettre toutes les opinions qui prévalaient alors et d'apprécier les sentiments et les conclusions qui en découlent. Mais un effort violent nous est demandé pour modifier nos jugements sur les mœurs et susciter des sentiments d'approbation ou de blâme, d'amour ou de haine, différents de ceux auxquels l'esprit est depuis longtemps familiarisé. Et lorsqu'un homme est confiant dans la rectitude de cette norme morale au nom de laquelle il juge, il en est jaloux à juste titre et ne pervertira pas un seul moment les sentiments de son cœur par complaisance avec un auteur, quel qu'il soit.

De toutes les erreurs spéculatives, celles qui concernent la religion sont les plus excusables dans les compositions de génie. De même, il n'est point permis de juger de la civilité ou de la sagesse d'un peuple - ou même de celle des individus - à la grossièreté ou au raffinement de leurs principes théologiques. Le même bon sens qui guide les hommes dans les circonstances ordinaires de la vie n'est pas sollicité en matière de religion, supposée être entièrement placée au-dessus de la cognition de la raison humaine. De sorte que toutes les absurdités du système païen de théologie doivent être négligées par tout critique qui prétendrait former une juste notion de la poésie antique, et notre postérité

doit à son tour montrer la même indulgence envers ses ancêtres. Aucun des principes religieux ne peut être imputé comme une faute à un poète, quel qu'il soit, tant qu'ils demeurent de simples principes et ne prennent si puissamment possession de son cœur qu'ils le fassent tomber sous l'accusation de *bigoterie* ou de *superstition*. Lorsque cela se produit, ces principes dissolvent les sentiments de la moralité et altèrent les frontières naturelles du vice et de la vertu. Ils constituent par conséquent d'éternelles faiblesses, en accord avec le principe sus mentionné; et les préjugés et fausses opinions de l'époque ne sont pas suffisants pour les justifier.

Il est essentiel pour la religion catholique romaine d'inspirer une haine violente à l'égard de tout autre culte et de représenter tous les païens, mahométans et hérétiques comme des objets de la colère et de la vengeance divines. De tels sentiments, bien qu'ils soient en réalité très blâmables, sont considérés comme des vertus par les zéloteurs de cette confession, et sont représentés dans leurs tragédies et leurs poèmes épiques comme un genre d'héroïsme divin. Cette bigoterie a défiguré deux très belles tragédies du théâtre français, *Polyeucte* et *Athalie*, dans lesquelles un zèle immodéré pour des modes particuliers de culte est mis en scène avec toute la pompe imaginable et caractérise le tempérament prédominant des héros. « Qu'est ceci ? » dit le sublime Joad à Josabeth, en la découvrant en train de converser avec Mathan, prêtre de Baal, « la fille de David parle-t-elle à ce traître ? N'es-tu point effrayée que la terre s'entrouvre et fasse surgir des flammes pour vous dévorer tous deux ? Ou fasse s'écrouler ces murs sacrés et les faire vous écraser ensemble ? Quel est son but ? Pourquoi cet ennemi de Dieu vient-il ici empoisonner de son horrible présence l'air que nous respirons ? » De tels sentiments sont reçus avec grands éloges dans les théâtres de Paris, mais à Londres les spectateurs seraient tout aussi ravis d'entendre Achille déclarer à Agamemnon qu'il a un chien dans la tête et un daim dans le cœur, ou Jupiter menacer Junon d'une bonne raclée si elle ne se tient tranquille.

Les principes religieux constituent aussi la faiblesse de tout ouvrage policé quand ils s'enflent jusqu'à la superstition et s'immiscent en tout sentiment, aussi éloigné soit-il de toute connexion avec la religion. Ce n'est pas une excuse pour le poète que les coutumes de son pays aient alourdi la vie de tant de cérémonies et rites religieux, que pas un instant ne fût exempt de ce fardeau. Pétrarque doit être à jamais ridicule de comparer sa maîtresse Laure à Jésus Christ. Et Boccace, cet agréable libertin, n'est pas moins ridicule en adressant très sérieusement ses remerciements à Dieu Tout-Puissant et aux dames pour leur assistance dans la défense contre ses ennemis.

Traduction Jean-Pierre JACKSON,
© éditions Alive, 1999.